OH! SI J'ÉTOIS LE ROI,

Je vous embarrasserois furieusement tout ce monde là à l'ouverture des États-Généraux. Et voici ce que je leur dirois, sans me fâcher :

MESSIEURS,

» Le dérangement de mes affaires ; l'état déplorable de mes finances est l'unique cause qui m'a porté à vous assembler ici aujourd'hui. Car, quelqu'enchanté que je fusse d'ailleurs de vous voir autour de moi, je vous proteste que sans ce puissant motif, je vous aurois supplié de rester chacun chez vous, attendu que pour toutes les autres branches d'administration de mon Royaume, j'en sais tout autant que chacun de vous, en général & en particulier ».

» Mais comme vous avez annoncé à la face de l'Europe, aussi scandalisée que moi de votre ton assez peu respectueux, que vous entendiez absolument rétablir l'ordre dans mes finances, je consens à vous donner ici une état bien détaillé de mes dettes, de mes dépenses, de mes revenus, de mes plans d'économie, d'amélioration, enfin à ne vous rien cacher absolument

de ce qui pourra vous fournir ſur cet objet important les plus grands éclairciſſemens ».

» J'exige ſeulement, au préalable, une petite condition, à laquelle je ne doute pas que vous ne vous ſoumettiez : c'eſt que chacun de vous, Meſſieurs, avant de prendre connoiſſance des comptes de mon Royaume, m'apporte également un état dûment ſigné & paraphé pardevant Notaire, de ſa fortune, de ſes revenus, de ſes charges, de ſes dettes, de ſes économies, avec les pièces juſtificatives, d'après leſquelles je puiſſe avoir une connoiſſance parfaite du plan que vous ſuivez dans l'adminiſtration de vos affaires perſonnelles ».

» Tous ceux d'entre vous dont je trouverai les fortunes, je ne dis pas améliorées, depuis qu'ils en ont la geſtion, mais ſeulement dans une juſte balance de recette & de dépenſe, je conſens à ce qu'ils continuent d'être les Repréſentans de la Nation; mais, par la même raiſon, quiconque me montrera des affaires encore plus délabrées que les miennes, aura la bonté de ne plus reparoître ici. Je ſerois déſolé de lui ôter un temps néceſſaire à l'amélioration de ſa fortune. On a aſſez de diſcuter avec ſes créanciers, ſans aller ſe mêler de ceux des autres. D'ailleurs, *Medice, cura te ipſum* : cela veut dire en françois, pour ceux de mon Clergé qui pourroient ne pas entendre le latin, Médecin, guéris-toi toi-même. Il ſeroit auſſi par trop indécent pour



la dignité du trône, pour la majeſté de la Nation, que j'appelaſſe pour me conſeiller une foule de banqueroutiers. Vous m'engageriez à vous imiter, & je n'en ai point le projet.

Vous pâliſſez preſque tous. Je le vois, vous ne vous attendiez pas à cette objection de ma part. N'allez pas me dire que vos fortunes ſont dérangées, par une ſuite de dérangement des finances du Royaume. Je ne me paierai pas de ces raiſons qui ont même perdu à mes yeux le droit d'être ſpécieuſes. J'ai eu la foibleſſe de charger mes peuples, parce que tous tant que vous êtes, après avoir épuiſé toutes les reſſources, ruiné & vous & vos enfans, fait toutes ſortes de baſſeſſes pour vous procurer de l'argent, vous avez abuſé de ma bonté, conjointement avec mes Miniſtres, pour extorquer de moi de quoi fournir à vos dépenſes exceſſives, à votre luxe inſultant pour le miſérable peuple ſur lequel vous affectez de verſer des larmes. Mais je ne ſuis plus votre dupe, je ſaurai rétablir l'ordre ſans vous, je prétends ne m'environner que du peu de gens honnêtes & éclairés que j'ai cherchés & trouvés dans mon Royaume. Telles ſont mes intentions ; elles ſont aſſez clairement énoncées pour que mon Garde des Sceaux n'ait pas beſoin de vous dire le reſte. Partez donc tous, d'aujourd'hui à huitaine apportez-moi chacun ce que je vous demande, & alors nous verrons.

Le Roi ne dira pas cela, & il aura tort.

. . . .

. . . .

Au fait, la Cour en ſait beaucoup plus long que vous tous. Elle vous laiſſera d'abord jeter votre premier feu. Celui des François eſt connu pour être dangereux, mais l'on ſait par expérience qu'il ne dure pas. Vous lui éviterez d'avance la peine de vous déſunir, puiſque vous l'êtes déjà. Vous lui fourniſſez des armes pour vous attaquer, ou plutôt elle reprendra en temps & lieux celles qu'elle avoit confiées à votre inexpérience ; & ſemblable au troiſième Horace, qui remporta une victoire aiſée ſur les trois Curiaces, à la vérité bleſſés, mais ſéparés par des intervalles, elle prendra chacun des trois Ordres en particulier, vous amenera où bon lui ſemblera, & voudra bien encore avoir la généroſité d'uſer modérément de la victoire, & de ſauver votre réputation, en vous permettant de dater de l'Aſſemblée de 1789 quelques Ordonnances futiles qui, ſous un beau préambule, ne diront pas plus que tous vos efforts impuiſſans n'auront opéré.

Et erunt noviſſima illius hominis pejora prioribus (1).

Cela doit être, & cela ſera.

---

(1) Evang. St. Luc.